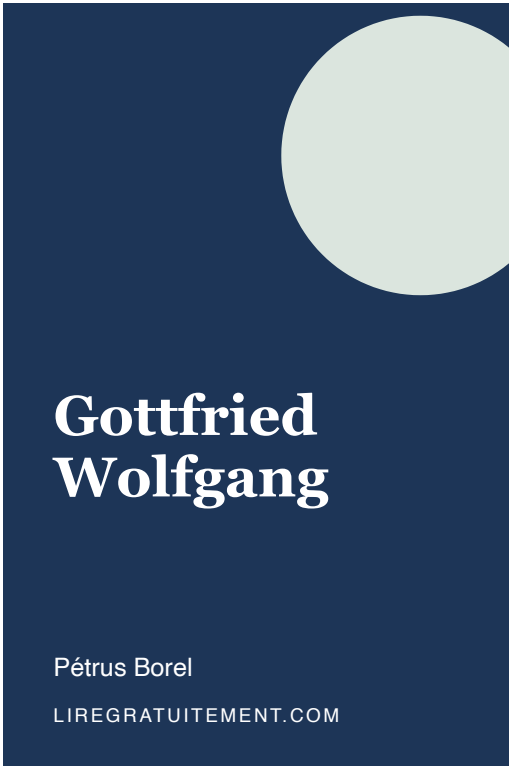


Gottfried Wolfgang

Pétrus Borel

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

I

Je me trouvais depuis quelque temps à Boulogne, et comme le jour de mon départ approchait, un matin, mon hôte m'aborde gracieusement et me présentant un rouleau de paperasses assez volumineux :

— Tenez, me dit-il, permettez-moi. Monsieur, vous offrir ceci, vous en pourrez sans doute tirer un meilleur parti que moi. Un jeune Anglais fort taciturne et fort bizarre logeait ici : il y a bien de cela deux ans… Un soir, il sortit ; on le vit se diriger vers la jetée, et depuis je n'ai plus eu de lui ni trace ni nouvelles. Ces papiers sont restés en ma possession, ainsi que tout son bagage, assez mince du reste, fort mince même… Hélas ! il passait toutes ses journées et toutes ses nuits à penser ou à écrire, le pauvre jeune homme !…

La fin si cruelle de ce jeune étranger qui comme tant d'autres avait rêvé sans doute une mort bien douce après une carrière pleine de gloire et de félicité… cette douleur si isolée, si obscure, que les flots de la mer où elle était allée s'éteindre en connaissaient seuls le secret, m'avaient touché vivement ; j'étais dans une émotion pénible ; je m'enfermai dans ma chambre, et je me pris à parcourir avec avidité, l'âme remplie de découragement, les papiers qui venaient de m'être confiés, tristes et derniers vestiges d'une intelligence qui avait succombé dans la lutter ! — perdue sans retour, anéantie !… Je me disais : au moins, s'il était possible de sauver de l'oubli quelqu'une de ces pages, ce serait une consolation pour l'ombre de cet infortuné jeune homme, qui

sans doute est là errante autour de moi, me trouvant bien hardi de porter la main sur ses dépouilles !…

Au milieu d'un monceau de poésies à peine ébauchées, parmi des fragments de toute sorte, sans liaison et sans suite, mais toujours empreints d'un certain caractère de grandeur et de superstition, je ne tardai pas à découvrir un petit cahier sans date ni titre, sur lequel était écrit d'une façon presque illisible l'étrange récit qui va suivre.

Cette bizarre composition fut-elle l'ouvrage de ce pauvre inconnu ? N'était-ce simplement qu'une imitation ou une traduction qu'il avait faite de quelque morceau fantasmagorique éclos dans le cerveau vaporeux d'un Allemand, ou venu de France, et qui avait séduit son esprit malade ? Je ne sais… le hasard me l'a mis entre les mains ; comme le hasard me l'a donné, je le donne. — Que l'insensé à qui cela pourrait appartenir, le déclare ! — Et sur le champ il lui sera fait réparation.

II

C'était au temps de la Révolution française. Par une nuit d'orage, à cette heure qu'on est convenu communément d'appeler indue, un jeune Allemand traversait le vieux Paris et regagnait silencieusement sa demeure. Les éclairs éblouissaient ses yeux, le bruit du tonnerre, les éclats de la foudre retentissaient et trouvaient de l'écho dans les rues tortueuses de la cité décrépite… Mais souffrez, avant tout, que je vous dise quelque chose de mon jeune Saxon.

Gottfried Wolfgang était un jeune homme de bonne famille. Il avait étudié quelques temps à Gœttingue ; mais visionnaire et enthousiaste, il s'était livré à ces doctrines spéculatives qui ont égaré si souvent la jeunesse d'Allemagne. La vie retirée qu'il menait, son application constante et la singulière nature de ses études avaient affecté peu à peu toutes ses facultés morales et physiques. Sa santé était altérée, son imagination malade. Il avait poussé si loin ses rêveries abstraites sur les essences spirituelles, qu'il avait fini par se former, comme Svedenborg, un monde idéal gravitant autour de lui ; et il s'était persuadé, dans son égarement, qu'une influence maligne, un esprit malfaisant, planait sans cesse au-dessus de sa tête, cherchant l'occasion de le perdre. Une idée si extravagante, agissant sur son idiosyncrasie déjà très mélancolique, avait produit les plus déplorables effets. Devenu farouche et tombé dans le plus morne découragement, la maladie mentale à laquelle il était en proie, n'avait pas tardé à se trahir ; et comme le changement de lieu avait pu devoir être le remède le plus efficace dans sa cruelle situation, il avait été envoyé pour finir ses études, au milieu des splendeurs et du tourbillon de Paris.

Au moment où Wolfgang arrivait dans la capitale, les premiers troubles révolutionnaires éclataient. D'abord son esprit exalté, captivé par les théories politiques et philosophiques du temps, avait payé son tribut au délire populaire. Mais les scènes sanglantes qui avaient suivi, ayant blessé sa nature sensible, dégoûté de la société et du monde, et rendu bientôt à ses habitudes monastiques, il s'était retiré dans un petit logement solitaire, choisi dans une rue obscure, non loin de la vieille Sorbonne, au centre du quartier des étudiants. Là Wolfgang avait donné de nouveau libre cours à ses spéculations favorites. S'il quittait quelquefois sa chère cellule, c'était seulement pour aller s'enfermer pendant des

journées entières, dans les grands dépôts de livres de Paris, ces catacombes des auteurs en deliquium, ces Romes souterraines de la pensée, où il fouillait avec ardeur, en quête de nourriture pour satisfaire son esprit maladif, les bouquins les plus poudreux, les grimoires les plus surannés. Notre étudiant était en quelque sorte (passez-moi cette légère absence de goût) une manière de vampire littéraire s'engraissant au charnier de la science morte et de la littérature en dissolution.

Malgré son penchant pour la retraite, Gottfried était d'un tempérament ardent et voluptueux, qui d'ordinaire n'agissait guère que sur son esprit. Il était trop réservé et trop neuf pour s'avancer avec le sexe ; mais en même temps il s'avouait admirateur passionné de la beauté. Souvent il se perdait dans des rêves infinis sur des figures ou des formes qu'il avait vues, et son imagination lui créait des idoles qu'elle ornait de perfections surpassant de beaucoup toute réalité.

Dans le temps que son esprit se trouvait dans cet état de surexcitation, il eut un songe qui l'affecta d'une manière extraordinaire. La vision lui avait représenté une femme d'une beauté transcendante, et l'impression que cette image avait faite sur lui avait été si forte, qu'il la voyait sans cesse, à toute heure, en tout lieu ; le jour, la nuit, son cerveau en était plein. Enfin il s'était passionné tellement pour cette vapeur, et cette extravagance avait duré si longtemps, qu'elle s'était changée en une de ces idées fixes que l'on confond quelquefois, chez les hommes mélancoliques, avec la folie.

Reprenons le récit que nous avons interrompu plus haut, et suivons notre jeune Allemand dans sa course nocturne. Comme il traversait la place de Grève, soudain il se trouva près de la g…

Non, jamais ma plume ne saura écrire ce mot hideux… Il recula avec effroi… C'était au fort de la Terreur. Alors cet horrible instrument était en permanence et le sang le plus pur et le plus innocent ruisselait continuellement sur l'échafaud. Il avait été ce jour même employé à l'œuvre de carnage et présentait encore, dans l'attente de nouvelles victimes, à la cité endormie, son appareil lugubre et menaçant.

Wolfgang se sentait défaillir, et il se détournait en frémissant, quand il aperçut tout à coup un personnage mystérieux accroupi, pour ainsi dire, au pied de l'échafaud. Une suite de vifs éclairs rendit bientôt sa forme plus distincte aux yeux de l'étudiant : c'était une femme habillée tout de noir, paraissant appartenir à la classe supérieure. Plus d'une belle tête habituée aux douceurs de l'oreiller de duvet se posait sur la pierre dans ces temps d'affreuses vicissitudes. Elle était assise sur le plus bas degré, le corps penché en avant et la figure cachée dans son giron. Ses longues tresses épaisses pendaient jusques à terre, égouttant comme un toit de chaume, la pluie qui tombait par torrents. Devant ce monument solitaire du malheur, Wolfgang s'arrêta court : — Peut-être, se dit-il, que du rivage de l'existence où cette infortunée gît le cœur brisé, l'effroyable couteau a lancé dans l'éternité tout ce qui lui était cher au monde !… Poussé par une puissance irrésistible, il s'avance alors dans un timide embarras, et adresse à celle qui lui inspirait à la fois tant de pitié et d'intérêt quelques paroles de sympathie. Elle lève la tête et le fixe du regard d'un air égaré. Mais quel est l'étonnement de Wolfgang en reconnaissant à la lueur brillante des éclairs, la réalité dont l'ombre subjuguait depuis longtemps toutes ses facultés. La figure de l'inconnue, quoique couverte en ce moment d'une pâleur mortelle, et portant l'empreinte profonde du désespoir, était d'une ravissante beauté.

Les émotions les plus violentes et les plus diverses agitaient le cœur passionné de Wolfgang. Tremblant, il lui adresse de nouveau la parole. Il s'étonne de la voir ainsi exposée seule à une pareille heure, dans un tel lieu, en butte à la furie de l'orage, et finit par lui offrir gracieusement de la conduire en sûreté à sa famille ou à ses amis. Mais elle, avec un geste épouvantablement significatif, et d'une voix qui impressionna singulièrement son interlocuteur, répondit

— Je n'ai point d'amis sur la terre.

— Mais vous avez peut-être un asile ?

— Oui, dans la tombe !

L'âme de l'étudiant était déchirée.

— Si un simple bachelier, reprit-il avec une modeste hésitation, pouvait, sans crainte d'être mal compris, offrir son humble demeure pour abri et son bras pour protection… Je suis étranger au sol de la France et aussi bien que vous sans amis dans cette ville ; mais si ma vie peut vous être de quelque service, elle est à votre disposition et serait sacrifiée avant qu'aucun mal ou que le plus léger affront vous atteignît !

Il y avait dans la manière du jeune homme un honnête empressement qui produisit son effet. Le véritable enthousiasme possède une élégance particulière à laquelle on ne peut se méprendre. La femme de l'échafaud se confia implicitemment à la protection de Gottfried.

L'orage avait perdu de son intensité, le tonnerre ne grondait plus que dans l'éloignement. Tout Paris était encore dans le repos, le grand volcan des passions humaines sommeillait pour

quelques instants, afin de rassembler de nouvelles forces pour l'éruption du lendemain.

Nos deux héros marchèrent ensemble pendant plus d'une heure : Gottfried soutenait les pas chancelants de sa compagne, et tous deux gardaient un religieux silence. Enfin, après avoir longé les murs sombres de la Sorbonne, ils arrivèrent au bout de leur course à l'étroite et antique masure, demeure de l'étudiant. — Wolfgang l'anachorète, dans la compagnie d'une femme ! À ce spectacle extraordinaire, le vieux concierge qui s'était levé pour ouvrir resta dans un étonnement indicible.

Comme il entrait dans son logement, notre jeune Allemand rougit pour la première fois à la pensée de sa misérable apparence. Il n'avait qu'une seule chambre, assez grande à la vérité, mais encombrée de l'arsenal ordinaire de l'étudiant ; le lit occupait un réduit profond à l'une des extrémités de la pièce.

Gottfried pouvait alors contempler à loisir sa compagne. Il se sentit plus que jamais enivré de sa beauté. Son teint, d'une blancheur éblouissante, était comme relevé par une profusion de cheveux noirs comme du jais, qui flottaient négligemment sur l'ivoire de ses épaules. Ses yeux étaient grands et pleins d'éclat ; mais on remarquait dans leur expression quelque chose de hagard. Sa taille, autant que son vêtement noir permettait d'en juger, était d'une forme parfaite. L'ensemble de son extérieur était extrêmement noble et distingué, en dépit de la simplicité de sa mise. La seule chose qu'elle portât, ayant quelque apparence de luxe ou de parure, était une large bande de velours noir, une sorte de cravate, agrafée avec des diamants.

Cependant l'étudiant se trouvait quelque peu embarrassé sur le moyen d'exercer convenablement l'hospitalité avec l'être infortuné qu'il avait pris sous sa protection. Il avait bien pensé à lui abandonner sa chambre et à aller chercher pour lui-même un autre abri ; mais il était tellement fasciné ; mais son esprit et ses sens étaient sous l'empire d'un charme si puissant, qu'il ne pouvait s'arracher à sa présence. D'un autre côté, la conduite de l'inconnue contribuait à le retenir. Elle paraissait avoir oublié sa douleur et les effroyables circonstances auxquelles Wolfgang devait sa rencontre. Les attentions du jeune homme, après avoir gagné sa confiance, avaient apparemment aussi gagné son cœur.

Dans l'ivresse du moment, Wolfgang lui déclara sa passion. Il lui raconta ses rêves mystérieux ; il lui dit comment elle avait possédé son cœur avant qu'il l'eût jamais vue. Étrangement agitée à mesure qu'il parlait, elle avoua à son tour qu'elle s'était sentie portée vers lui par une impulsion tout aussi surnaturelle.

— Alors, pourquoi nous séparerions-nous ? s'écria Wolfgang au comble du délire, nos cœurs sont unis par une puissance sympathique ; aux yeux de la raison et de l'honneur ; nous ne faisons plus qu'un… Est-il besoin de formules vulgaires pour lier deux grandes âmes !…

La femme au collier noir écoutait attentivement et avec une attention toujours croissante.

— Vous n'avez ni toit ni famille, continua Wolfgang, eh bien que je sois tout pour vous, ou plutôt soyons tout l'un pour l'autre ! Voici ma main, je m'engage à vous pour toujours.

— Pour toujours ? dit-elle solennellement.

— Pour toujours, affirma Wolfgang.

L'étrangère saisit la main qu'il lui présentait.

— Donc, je suis à vous, à jamais, murmura-t-elle.

En prononçant ces derniers mots, elle laissait tomber sur son amant un long regard, plein de mélancolie

et de tendresse.

. . . . . .

Le lendemain matin, Gottfried sortit de bonne heure pour chercher un appartement plus spacieux et plus convenable après le changement qui venait de s'opérer dans sa condition. Il avait laissé sa fiancée paisiblement endormie. À son retour, il la trouva encore plongée dans un profond sommeil, mais sa tête pendait hors du vaste fauteuil sur lequel elle avait voulu passer la nuit, enveloppée pudiquement dans son manteau. Un de ses bras était jeté sur son front d'une façon étrange. Il lui parle, mais ne reçoit point de réponse. Il s'avance pour l'éveiller et lui faire quitter cette position incommode et dangereuse ; mais sa main était froide ; mais son pouls était nul, mais son visage était livide et contracté… Elle était morte !!!

Éperdu, épouvanté, Gottfried pousse des cris aigus. Tout le voisinage accourt ; — la scène était déchirante…

Requis par le concierge, enfin un officier de police se présente ; mais en pénétrant dans la chambre, à la vue du cadavre il recule d'effroi…

Grand Dieu, s'écrie-t-il, comment cette femme est-elle ici ?

— La connaissez-vous donc ? demande vivement le pauvre Gottfried.

— Si je la connaissais !... reprend l'officier. Moi !... cette femme !... Hier elle est morte sur l'échafaud !

Àces mots, plus prompt que la foudre, Wolfgang s'avance et détache la bande noire qui entourait le col si beau de son amie.

Et aussitôt se découvre à son regard la trace horrible et sanglante du fatal couteau !!!

— Horreur ! Horreur !... s'écrie-t-il, dans un accès effrayant de délire. Oh, je le vois bien, le mauvais génie a pris possession de moi, je suis perdu pour toujours. Mon ennemi a ranimé ce cadavre pour me tendre le piège cruel dans lequel je suis tombé. Affreuse déception...

III

L'invraisemblance de cette aventure, dont quelques détails ont dû choquer, sans doute, l'esprit rigoureux de certains lecteurs, s'expliquera d'une manière toute naturelle, lorsque nous aurons dit que Gottfried Wolfgang, quelque temps après cette vision qu'il se plaisait souvent à raconter, mourut pensionnaire dans une maison de fous.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Gottfried_Wolfgang. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.